



Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

00 | 1988

Journée d'études Werner Sombart

Introduction

Hinnerk Bruhns et Heinz-Gerhard Haupt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2977>

DOI : 10.4000/ccrh.2977

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 mars 1988

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Hinnerk Bruhns et Heinz-Gerhard Haupt, « Introduction », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 00 | 1988, mis en ligne le 13 avril 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2977> ; DOI : 10.4000/ccrh.2977

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Introduction

Hinnerk Bruhns et Heinz-Gerhard Haupt

- 1 Ni la vie ni l'oeuvre de Werner Sombart ne peuvent se résumer aisément. Trop de ruptures dans l'une, trop de diversité dans l'autre. Ce fils d'un *Junker* et député national-libéral, né en 1863 et qui étudia le droit en Allemagne et en Italie, passait avant 1908 pour être un intellectuel proche de la social-démocratie. Cet engagement ne l'éloigna pas seulement de ses origines familiales, mais l'isola aussi dans la communauté académique et bloqua sa carrière universitaire. Il avait pris ce tournant sous l'influence de ses études sur la campagne italienne, de l'oeuvre d'Emile Zola qui lui fit découvrir la question sociale, puis de la lecture de Karl Marx. Sombart permit ensuite à toute une génération d'intellectuels de découvrir l'oeuvre de Marx à travers ses écrits. La théorie eut des répercussions pratiques. Il conduisit ses étudiants dans les usines et sur les grands domaines, et dressa dans son ouvrage *Sozialismus und soziale Bewegung* un tableau admiratif, sinon dogmatique, du socialisme accompagné de considérations sur la psychologie des peuples, qui lui permit d'opposer le « réalisme social » et salutaire des Allemands et des Anglais à l'utopisme et l'esprit révolutionnaire des ouvriers dans les pays latins. En tant que vision positive du socialisme émanant de la plume d'un intellectuel « bourgeois », cet ouvrage reçut un accueil on ne peut plus positif dans les rangs de la social-démocratie, et fit par la suite l'objet de plusieurs réimpressions avant d'être réécrit par l'auteur. C'est dans le même contexte que se situe l'*Histoire du capitalisme* de 1902, dans laquelle Sombart ne se propose rien de moins que d'écrire « la suite et en quelque manière l'achèvement de l'oeuvre de Marx ».
- 2 Ce flirt avec la social-démocratie allemande ne dura pas. Le professeur et l'intellectuel répugnèrent trop à entrer dans le parti bureaucratisé et hésitèrent à renoncer à la perspective de faire un jour une carrière dans l'université impériale. Cet engagement à gauche n'était, de surcroît, pas sans arrière-pensée. Sombart voulait en effet nettoyer le marxisme de certains de ses éléments les plus importants, tels que l'accumulation du capital. Il voyait de plus l'histoire mondiale dominée par deux forces antagonistes, à savoir le socialisme et le nationalisme. Tout compte fait, il ne cherchait dans la social-démocratie qu'un moyen de renforcer son activité de réformateur social. Comme le disait Sombart lui-même dans une rétrospective en 1930 : « Je disais « oui » à Marx, mais je

tirais de sa doctrine des conclusions qui permettaient d'intégrer le prolétariat dans la communauté nationale. « Membre éminent du *Verein für Sozialpolitik* qui organisait en Allemagne des enquêtes touchant aux questions d'actualité, et membre de la *Gesellschaft für Soziale Reform*, Sombart ne s'inscrivit jamais dans un parti.

- 3 À cette phase d'engagement politique nettement à gauche du centre politique, succédèrent vingt années d'alignement sur les opinions du monde universitaire, ce qui lui évita bien des problèmes. Dès la deuxième édition de son ouvrage monumental sur le capitalisme moderne, qui parut à partir de 1911 (et dont le dernier volume parut en 1927), il fit de « l'esprit capitaliste » (au lieu de « l'intérêt capitaliste ») le moteur de l'évolution. Dans cette « description historique et systématique de la vie économique européenne de ses débuts jusqu'à nos jours », Sombart décrit la genèse du capitalisme moderne dans laquelle il distingue trois phases : l'aube du capitalisme à partir des 15^{ème} et 16^{ème} siècles jusque vers 1760, le capitalisme à son apogée (1760-1914) et le capitalisme tardif pour la période récente. Tout en décrivant des structures capitalistes, cet ouvrage reste néanmoins dominé par les attitudes et les opinions de l'entrepreneur qui trouve en Sombart, comme en Joseph Schumpeter, un défenseur.
- 4 Le passage d'une interprétation structurelle à une vision psychologique est manifeste. Le signe le plus évident du retour de Sombart dans le cénacle des intellectuels allemands est la parution en 1915 de son ouvrage *Händler und Helden*. Cette oeuvre s'inscrit dans un courant nationaliste, exprime la conviction de la supériorité de la culture allemande et de la mission de l'Allemagne, conviction partagée par la plupart des universitaires allemands. Sombart passa nettement à droite dans les années vingt, lorsqu'il réédita son étude sur le socialisme sous le titre significatif *Proletarischer Sozialismus* (1924) avant que celle-ci ne prenne le titre de *Deutscher Sozialismus* en 1934. Sombart y trahit son penchant pour les couches préindustrielles de l'artisanat et du commerce, s'insurge contre le marxisme et le capitalisme, abandonne la cause du prolétariat et plaide pour l'autarcie et une limitation volontaire de l'expansion de la grande industrie. Cette évolution allait de pair avec une réflexion sur l'économie planifiée, et avec l'appel à la volonté d'un chef pour résoudre les problèmes de l'Allemagne, ce qui ne pouvait pas ne pas être interprété comme un soutien apporté à Hitler. Même si Sombart a pu, après 1933, être déçu par le nazisme (comme l'affirme vom Brocke), il n'en reste pas moins que cet engagement d'un des sociologues allemands les plus connus et influents dans le monde universitaire pesa très lourd. C'est ce qui a poussé O. Rammstedt à formuler une hypothèse étayée par des documents précis, selon laquelle Sombart aurait ainsi collaboré à la mise au pas de la sociologie allemande et offert ses services aux nouveaux seigneurs de l'Allemagne. Il serait certes un peu facile de ne voir dans cette évolution de Sombart que celle d'un opportuniste changeant d'opinion au gré des événements. Son itinéraire intellectuel et politique n'a rien d'exceptionnel à l'époque. Werner Sombart fait partie de ces intellectuels qui cherchent leur chemin loin des idées du siècle des Lumières, ballotté entre des rudiments de psychologie des peuples, un certain évolutionnisme et un esthétisme certain. Tous ces outils ne lui ont pas servi à obtenir une image plus réaliste de la réalité et une approche plus lucide du danger fasciste. Dans ce sens-là au moins, sa théorie a échoué.
- 5 La fascination qui se dégage néanmoins de la vie et de l'oeuvre de Werner Sombart n'est pas due à son cheminement politique. Elle résulte de l'éventail de ses intérêts, qui font de lui un avatar des savants du 19^{ème} siècle, avides de repli national mais ouverts au cosmopolitisme. Les limites entre les disciplines disparaissent dans cette oeuvre, où se

mêlent les réflexions de méthode, les exemples empruntés à la littérature, à l'économie et à la politique. A l'anecdote succède la statistique, qui est à son tour suivie de remarques théoriques. La curiosité de Sombart est infinie et son érudition impressionnante. Il excelle davantage dans le pointillisme de ses analyses que dans la clareté de ses raisonnements ; les jugements personnels caractérisent plus que la rigueur scientifique une oeuvre qui impressionne moins par les concepts utilisés que par la multitude des aperçus.

- 6 D'où vient aujourd'hui le regain d'intérêt pour Werner Sombart dont témoignent, en Allemagne fédérale, les rééditions en 1987 (en éditions pour le grand public) du *Bourgeois* et de son oeuvre majeure *Der moderne Kapitalismus*, accompagnés d'un volume qui en rassemble les comptes rendus les plus importants ? Ne s'agirait-il que de l'actuelle curiosité générale pour tout ce qui touche à l'histoire et que de stratégies commerciales d'éditeurs ? Force est de constater que ce retour à Sombart n'a pas suscité de véritables débats scientifiques comme cela a été le cas – et l'est toujours –, au contraire, depuis le début des années soixante pour Max Weber, ou comme c'est le cas actuellement pour Georg Simmel. L'influence de Werner Sombart et la diffusion internationale de ses oeuvres ont été incomparablement plus grandes, dans l'entre-deux-guerres, que celles de Max Weber, mort en 1920. Mais l'économie moderne s'étant détournée de l'histoire économique au profit de modélisations mathématiques, Sombart et toute la *Historische Schule der Nationalökonomie* n'ont depuis longtemps plus guère éveillé l'intérêt des économistes. Contrairement à l'Allemagne, où il a peu intéressé les historiens, Sombart a été plus présent dans les débats qui ont eu lieu à l'étranger sur l'histoire économique et l'évolution du capitalisme, que ce soit chez Fernand Braudel ou chez Emmanuel Wallerstein, et son nom a souvent été cité dans les discussions autour de la thèse wébérienne sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme.
- 7 C'est au cours de ces derniers débats qu'est né un véritable intérêt pour Sombart, dont les thèses, sur des points importants, contredisent la thèse wébérienne. Mais d'autres facteurs semblent devoir être pris en compte :
- 8 – l'intérêt pour l'historien de l'économie, celui qui fut le premier à concevoir une histoire économique des temps modernes et contemporains, dont la périodisation ne recouvre pas celle de l'histoire politique ; l'intérêt également pour son analyse du capitalisme, dont témoigne notamment la grande estime que lui portait Fernand Braudel, qui se sentait beaucoup plus proche de Sombart que de Weber ;
- 9 – la fascination qu'exerce aujourd'hui la situation unique des sciences sociales en Allemagne dans la période qui va de 1890 à la Première Guerre mondiale, et à laquelle Werner Sombart a largement participé. Rétrospectivement, cette période semble avoir été pleine de promesses d'évolutions futures, pour différentes raisons jamais (ou alors beaucoup plus tardivement) réalisées, de même qu'elle paraît avoir été l'un des rares moments de véritable interdisciplinarité, où pouvaient communiquer entre elles des disciplines aussi diverses que l'économie, l'anthropologie, la philosophie, l'histoire et la sociologie naissante. C'est ce que Max Weber appelait la *Einheit der historischen Kulturwissenschaften*.
- 10 La comparaison entre Weber et Sombart a soulevé une discussion animée lors de la journée d'études à l'origine de ce volume, où elle est reprise de façon nouvelle par Freddy Raphaël. Ce débat, en lui-même ancien et abordé la plupart du temps dans la perspective de savoir quelle était l'importance relative du protestantisme ou du judaïsme pour la formation du capitalisme moderne, reprenait le débat que Weber et Sombart menèrent eux-mêmes dans les textes les plus importants sur la question (de 1904 jusqu'à la mort de

Weber). Il est légitime d'analyser l'œuvre de Sombart à partir d'une comparaison avec Max Weber ; mais à vouloir la focaliser sur le point particulier du judaïsme et du protestantisme, on risque de sous-estimer d'autres points de divergence, éventuellement plus importants, voire même des convictions qui leur sont communes.

- 11 Au début de leurs débats et polémiques autour de l'esprit du capitalisme, Weber et Sombart prennent ensemble, avec Edgar Jaffé, la direction de l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, issu de l'ancien *Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*. Dans le premier numéro, en 1904, ils précisent l'objectif scientifique de leur revue dans les termes suivants :
- 12 « La tâche scientifique à laquelle notre revue devra se consacrer consistera à appréhender historiquement et théoriquement la signification pour notre civilisation de l'évolution capitaliste. Mais comme cette démarche s'appuiera, ou du moins devra nécessairement s'appuyer, sur le principe original que tout phénomène de civilisation est conditionné par l'économie, elle ne pourra que rester étroitement liée aux disciplines voisines que sont la science politique, la philosophie du droit, l'éthique sociale et les enquêtes de psychologie sociale ainsi que celles regroupées habituellement sous le nom de sociologie... En particulier nous devons être attentifs aux problèmes dits d'anthropologie sociale, c'est-à-dire aux répercussions des conditions économiques sur la sélection des races, ainsi qu'aux conséquences de l'hérédité physiologique et psychologique pour la survie et les institutions économiques. »¹
- 13 Bien que cette phrase soit apparemment de la main de Weber, il ne fait pas de doute qu'il y a eu à ce sujet convergence de vue totale entre Weber et Sombart : le développement du capitalisme moderne, sa signification pour l'histoire universelle, pour la société contemporaine, et pour l'homme lui-même, étaient les questions décisives de leurs entreprises scientifiques. Et c'est ce qui les liait en même temps, de façon différente certes, à Karl Marx. C'est dans cette perspective que dans les années 1920 l'historien Otto Hintze a procédé à la lecture critique la plus riche qui ait été faite du *Capitalisme moderne* de Sombart. En même temps, Talcott Parsons rédigeait une thèse, sous la direction d'Edgar Salin, sur le capitalisme chez Werner Sombart et Max Weber.² Ce qui finalement frappa le plus Parsons, c'était « *the emphasis on the spirit as the moving force of economic and social development...* » (p. 645), qu'il s'expliquait par l'enracinement dans l'idéalisme allemand, commun à Sombart et Weber, malgré toutes les différences qui pouvaient exister entre eux, par opposition au pragmatisme des analyses économiques des auteurs anglo-saxons. Parsons dégaga très clairement l'importance théorique de l'œuvre de Sombart : « *the most important theoretical content of his work, the objectivation of acquisition, the compulsion of the individual to conform to the system, the process of rationalization...* » (pp. 656/657). Par contre, son interprétation de la théorie du capitalisme chez Max Weber et l'appréciation de la méthode idéaltypique sont loin de rendre justice à Weber (cf. surtout pp. 47/48).
- 14 Pour Otto Hintze³ (1861-1940), au contraire, connaisseur admirable de l'histoire administrative et économique de l'État moderne, les différences entre Weber et Sombart étaient beaucoup plus importantes que pour Parsons. Parmi les points essentiels nous citerons :
- 15 – les rapports entre capitalisme et État. Sombart néglige une des dimensions essentielles du capitalisme moderne, à savoir le rapport étroit qui existe entre le capitalisme et la politique nationale de puissance menée par les États modernes. Pour Hintze, l'État et le capitalisme ne peuvent être séparés : la théorie du capitalisme est la « raison

économique » à côté de la raison d'État (II, 384). Ceci renvoie au parallélisme, essentiel chez Weber, entre l'évolution du capitalisme et de l'État modernes, et à la conception, reprise par Hintze, de l'État comme *Betrieb* (entreprise)⁴ ;

- 16 – la notion sombartienne d'« esprit du capitalisme », à la fois pour le *Unendlichkeitsdrang* (l'esprit 'faustien') cher à Sombart, et l'utilisation même de termes comme *Geist* et *Seele* (voir ci-dessous).
- 17 C'est à partir des questions soulevées par Hintze en 1929 que la confrontation de Sombart et de Weber nous paraît la plus fructueuse, particulièrement pour les aspects suivants, que nous ne ferons qu'esquisser :
- 18 **1) L'analyse de la naissance et de la formation du capitalisme en tant que système économique.** La méthode idéaltypique est employée par les deux auteurs. Du point de vue méthodologique, la différence essentielle réside dans l'utilisation de la comparaison par Weber, par exemple entre le capitalisme moderne et le capitalisme antique, entre l'Orient et l'Occident. C'est la seule méthode qui lui permet de saisir la spécificité du capitalisme moderne, tandis que Sombart construit des types (*Frühkapitalismus*, *Hochkapitalismus*) pour mieux analyser les différentes phases d'un processus qu'il ne compare nullement avec des évolutions autres, que ce soit dans le temps ou dans l'espace. Ces approches différentes ont pour conséquence, chez Sombart, l'isolement du sous-système économie par rapport à d'autres systèmes partiels, notamment le système politique ; chez Weber (et dans sa suite chez Hintze), une vision globale du processus social qui fait au contraire ressortir l'interdépendance et le parallélisme du développement du capitalisme et de l'État moderne.
- 19 Weber et Sombart partent au fond de la même distinction des principes économiques fondamentaux : le principe du besoin (*Bedarfsprinzip*) et le principe de l'acquisition (*Erwerbsprinzip*), mais l'utilisent et le conçoivent de façons très différentes. Pour Sombart, cette distinction sert de critère pour la division en époques économiques et pour la définition de types humains, alors qu'elle fait, chez Weber, fonction d'instrument analytique pour déceler, à l'intérieur des époques, des systèmes et des acteurs, des intérêts prépondérants.
- 20 **2) L'articulation entre systèmes religieux ou systèmes d'idées d'un côté, systèmes économiques et comportements économiques de l'autre.** Sombart suppose l'existence d'un rapport immédiat entre les idées et le comportement : il y a influence directe du dogme religieux, à travers des institutions, comme par exemple la confession, sur le comportement quotidien des sujets économiques. Inversement, le système économique contraint l'Église ou les tendances religieuses à s'adapter, voire à transformer le dogme. Dans la théorie wébérienne, au contraire, ce rapport entre religion et économie est beaucoup plus subtile et complexe. Il est conçu à partir d'une analyse sociologique du phénomène religieux dont une des distinctions fondamentales est celle entre la religiosité (*Religiosität*) du « virtuose » et la religiosité de la masse. C'est ce qui permet d'introduire, entre le dogme, ou l'enseignement, et le comportement des sujets (religieux et économiques), la notion de la différence des exigences. Il s'agit là d'un critère essentiel qui permet de distinguer le catholicisme des autres grandes religions, et de dégager ensuite la nouveauté radicale de l'apport du protestantisme par rapport au catholicisme, là même où Sombart ne voyait aucune innovation par rapport à l'héritage du thomisme.
- 21 Qui plus est, Weber intègre cette analyse dans une théorie globale de la rationalisation. Ainsi un phénomène, comme notamment celui de la distinction entre morale

(économique) interne ou externe à un groupe (et dans le débat entre Weber et Sombart l'exemple le plus important est celui des Juifs), prend une importance très différente chez les deux auteurs pour le développement d'un comportement économique « capitaliste ». Cette « double morale » est pour Weber un obstacle, car elle produit un comportement irrationnel, contraire au capitalisme moderne ; pour Sombart, en revanche, elle favorise, en libérant la soif d'acquiescer de contraintes morales, le développement d'un comportement capitaliste. Dans la théorie webérienne, l'apport du judaïsme pour le rationalisme –et donc pour le capitalisme– moderne se situe sur un tout autre plan : le judaïsme joue un rôle important pour le processus de rationalisation grâce à son rejet de la magie.

- 22 Le subtil rapport entre le religieux et l'économique a été ainsi résumé par Weber lui-même : « Ce sont les intérêts, matériels et « idéels », et non les idées, qui gouvernent directement la conduite humaine. Mais les images du monde suscitées par les idées ont très souvent déterminé, en jouant le rôle d'aiguillages, les voies sur lesquelles la dynamique des intérêts a fait avancer l'action des hommes. »⁵
- 23 **3) L'esprit du capitalisme.** Pour Talcott Parsons, l'utilisation de termes comme *Geist*, *Seele* ou *Vergeistigung* chez Sombart provenait de l'idéalisme allemand. Il est certain que la terminologie employée par Sombart est loin d'être parfaitement claire et univoque, ce qui a pu nuire à une juste appréciation de ses analyses d'un processus que Weber analysait en termes de bureaucratisation, rationalisation, ou encore institutionnalisation. Sombart appelait *Vergeistigung* la transformation interne des entreprises dans le sens d'une scientification de la gestion, ce qui est en fait l'objectivisation des qualités et des savoir-faire personnels dans un système institutionnel. Tout ce qui était « personnel », il l'appelait *Seele*, par opposition au *Geist*. A ses yeux, cette distinction était fondamentale et elle lui servait de critère pour distinguer les vieilles entreprises du *Frühkapitalismus* des nouvelles du *Hochkapitalismus*, les anciens modes de production du paysan ou de l'artisan du capitalisme, ce dernier s'orientant dans son ensemble vers une *Vergeistigung*. Otto Hintze (II, 360) avait déjà proposé de remplacer le terme de *Seele* par *Persönlichkeit*, celui de *Geist* par *Sachlichkeit* ou *Anstalt* pour montrer que le processus de *Vergeistigung* était en fait la création d'un système d'institutions à trois volets : administratif, comptable et instrumental, qui standardise le travail dans l'entreprise, voire le mécanise et l'automatise jusqu'à un certain degré.
- 24 La méthodologie et la conceptualisation plus rigoureuses d'un Weber ou d'un Hintze devraient permettre d'exploiter la richesse étonnante de cette oeuvre pour l'histoire économique, et pour la recherche sur la formation des mentalités et du comportement de l'homme économique moderne.
- 25 La Journée d'études sur Werner Sombart a été organisée le 14 mars 1988 dans le cadre de la coopération scientifique entre la Deutsche Forschungsgemeinschaft et le Centre National de la Recherche Scientifique, en coopération avec le Centre de Recherches Historiques (EHESS/CNRS) et la Maison des Sciences de l'Homme. Cette publication a été réalisée par le Programme Franco-Allemand du CNRS et le Centre de Recherches Historiques. Dominique Grillet (CNRS) a révisé les traductions et réalisé le manuscrit.

NOTES

1. Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, 19, 1904 (Neue Folge Bd. I, p. V).
2. Talcott Parsons, « Capitalism in Recent German Literature : Sombart and Weber » in *The Journal of Political Economy*, vol. 36, 1928, pp. 641-661, et vol. 37, 1929, pp. 31-51. Bernhard vom Brocke (éd.), *Sombarts « Moderner Kapitalismus » : Materialien zur Kritik und Rezeption*, München, 1987, ne reproduit que la première partie de l'article de Parsons.
3. Otto Hintze, *Der moderne Kapitalismus als historisches Individuum. Ein kritischer Bericht über Sombarts Werk*. Voir également, du même auteur : « Wirtschaft und Politik im Zeitalter des modernen Kapitalismus » in Otto Hintze, *Soziologie und Geschichte. Gesammelte Abhandlungen*, Bd. II, hg. von Gerhard Oestreich, 3^e éd., 1982, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.
4. Cf. Hinnerk Bruhns, « Ville et État chez Max Weber » in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, vol. 38, 1988, p. 3-12.
5. Max Weber, « Einleitung in die Wirtschaftsethik der Weltreligionen » in *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, vol. I, 1920, p. 252. Nous suivons ici la traduction qu'en donne F. Raphaël dans ce volume, préférable à celle publiée dans *Archives de Sociologie des religions*, 9, 1960, p. 18.